

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

LES HÉRÉTIQUES

de Mariette Navarro, mise en scène François Rancillac

PARIS 12^e

14 nov. → 9 déc. 2018

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com

REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE



LES HÉRÉTIQUES

CRÉATION
MAISON

de **Mariette Navarro**

mise en scène par **François Rancillac**

avec

Andréa El Azan → une Martyre

Christine Guênon → une Sorcière

Yvette Petit → une Sorcière

Stéphanie Schwartzbrod → une Femme

Lymia Vitte → une Sorcière

14 novembre → 9 décembre 2018

PRESSE

Catherine Guizard

pour le Théâtre de l'Aquarium

→ lastrada.cguizard@gmail.com

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

production → Théâtre de l'Aquarium. Co-production Cie Théâtre sur paroles, Comédie de Béthune, CDN - Hauts-de-France ; Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque ; La Ferme de Bel Ebat – Théâtre de Guyancourt. Avec le soutien de la Région Île-de-France et de la SPEDIDAM. Avec la participation artistique du Jeune théâtre national et du Fonds d'Insertion pour Jeunes Comédiens de l'ESAD-PSPBB.

FLORILÈGE DE PRESSE

Au programme des effets magiques (signés Benoît Dattiez), des flammes qui surgissent, des fumées qui envahissent, des pétards qui explosent... ajoutant à l'étrange.

L'humanité

Les comédiennes sont toutes épatantes ; les sorcières attifées de manière grotesque rivalisent de grimaces et de contorsions, on donnerait le bon Dieu sans confession à la douce martyre.

WebThéâtre

Explosif, drôle, inventif, le spectacle évite l'écueil d'édicter à son tour quelque règle à suivre. Il invite à considérer les vertus du doute et de la contradiction. Pour mieux vivre ensemble.

La Croix

Les cinq comédiennes aux personnalités hors normes et magnifiques infusent du rire et de la distance, drôleries et magies scéniques, qui amusent autant qu'ils impliquent.

La revue du spectacle.fr

La scénographie de Raymond Sarti nous donne à voir une classe brûlée par son passé (...) Dans cette brume hors du temps, il y a un peu de la classe morte de Kantor (...).

Mediapart

François Rancillac manie avec intelligence les signes et métaphores que distille Mariette Navarro dans ce conte fantastique. L'un comme l'autre se lancent dans un débat courageux qui n'a pas fini de nous mobiliser.

Théâtre du blog

La représentation de l'enfer avec tonnerre, éclairs, fumigènes et feux d'artifice renvoie au plaisir pur du théâtre et du jeu.

Arts-chipels.fr

Derrière une forme quasi clownesque, un véritable plaidoyer, on ressort de là époustoufflé.

Holybuzz

Le décor est beau, efficace et les lumières finement réglées. Il y a un climat, une ambiance... et les comédiennes animent avec beaucoup d'allant et de talent ce débat philosophique porté sur la scène.

RegArts

Avec beaucoup de subtilité, le couple artistique Rancillac Navarro rappelle que la France est multiple. La pièce appelle à repenser la laïcité, lui redonner son sens premier, un espace de liberté de conscience, et d'émancipation.

Transfuge

Des hérétiques hautes-en-couleurs qui nous ont fait aimer encore davantage la figure de la sorcière dans cette création de Mariette Navarro clair-obscurément mise en scène par François Rancillac.

Rue du Théâtre

Une sorte de sabbat « laïc », essentiellement basé sur une direction d'acteurs qui engage physiquement les cinq comédiennes toutes remarquables.

Théâtrorama

I'Humanité.fr

Faut-il toujours et encore brûler les sorcières ?

Avec *Les Hérétiques* François Rancillac qui signe là sa dernière mise en scène de directeur du théâtre de l'Aquarium, pose avec malice la question de la place de la religion et de la laïcité dans les sociétés contemporaines.

D'abord la nuit. Intense. Épaisse. Poudreuse. Transpercée par un vacarme étrange, des pas, des cris. Puis, dans un éclairage crépusculaire, apparaissent des bancs d'école. En bois. Comme calcinés, pétrifiés sur place. Le sol est recouvert de cendres, de feuilles séchées, de mousses peut-être. Quatre femmes apparaissent, une cinquième ensuite. François Rancillac, directeur depuis mars 2009 du théâtre de l'Aquarium, à la cartoucherie de Vincennes, signe là sa dernière mise en scène, son mandat s'achevant à la fin de l'année. (Il devrait être remplacé par Jeanne Candell et Samuel Achache, tous deux jusque là membres du Collectif artistique de la Comédie de Valence).

Il a choisi de monter *Les Hérétiques*, un texte qu'il a commandé à la jeune auteure Mariette Navarro. Avec un double angle défini en commun : la laïcité et les religions. Au programme, voilà une apparition, et quelques effets magiques (signés Benoît Dattez), des flammes qui surgissent, des fumées qui envahissent, des pétards qui explosent... ajoutant à l'étrange.

Autour de 2028

« De plus en plus souvent, au nom de la liberté on se met à interdire » s'inquiète Rancillac qui s'interroge alors : « pourquoi la diversité de nos vies, de nos cultures, de nos croyances, ou d'absence de croyance, est-elle si fréquemment ressentie comme un problème ? ». Le « conte » écrit par Mariette Navarro imagine un univers de chaos autour de l'an 2028, dans une France où les manifestations pour la défense du droit à

l'avortement, contre la censure de spectacles... sont devenues quotidiennes.

Une femme participe à ces actions, perturbée par ce climat et autant par « un anti cléricalisme virulent ». Séduite par le comportement d'un groupe d'activistes, elle les rejoint. Mais qui sont ces femmes, réfugiées dans ces territoires anéantis par le feu ? Des sorcières (pour trois d'entre elles) répondent Rancillac et Navarro qui ont introduit beaucoup d'humour dans leur propos.

Les cinq comédiennes, Andréa El Azan, Christine Guênon, Yvette Petit, Stéphanie Schwartzbrod, Lymia Vitte sont autant les actrices que les témoins de leur époque. D'un monde en fait bien proche quand déjà aujourd'hui les intolérances sont légions. Quand en dépit de la loi de 1905, dire « de séparation des églises et de l'État », le religieux s'incruste dans la vie quotidienne, avec ses outrances multiples, et que les défenseurs de la laïcité, de la non croyance, haussent le ton de leur côté.

Les Hérétiques ne choisissent pas un camp contre l'autre mais plutôt celui de la non agression. Celui du vivre ensemble, dans le respect de l'autre et de ses convictions, de ses choix intimes, de sa sexualité, de son mode de vie, etc. Ces sorcières, qui se voudraient parfois encore plus intransigeantes que les dogmes et les idéologies qui les oppressent et qu'elles combattent, n'offrent guère de perspectives solides pour en finir avec l'intolérance, le sexisme, l'homophobie, le machisme, le patriarcat. Mais une des forces de ce spectacle qui traverse le temps est de poser des questions. Et dans un écho déchirant, comme le dit l'une des sorcières : « Nous sommes hérétiques, parce qu'on nous l'a imprimé sur la peau au fer brûlant ». La plaie est toujours à vif.

Gérald Rossi
29 novembre 2018

LA CROIX

Est-ce la société d'hier, d'aujourd'hui, ou de demain ? Dans *Les Hérétiques*, la dramaturge Mariette Navarre imagine une France dans laquelle chacun serait retranché dans ses convictions politiques ou religieuses, n'hésitant pas à user de la violence pour faire entendre à l'autre « sa » raison. Dans ce monde d'obscurité où l'homme est devenu un loup pour l'homme, où au nom de la sécurité, la liberté de penser est brimée, où les sacs sont systématiquement fouillés et les consciences sans cesse sondées, une femme, simple citoyenne, cherche son chemin. Comment retrouver la lumière en ces temps où revient « la peur primitive de la nuit en plein jour » ? Deux options s'offrent à elle. D'un côté, la radicalité, l'action violente auprès de trois militantes vivant en marge, cachées dans une forêt. Mi-Femen, mi-sorcières, ces terroristes en rose fluo veulent dynamiter le système, faire sauter les diktats quels qu'ils soient, jusqu'à l'injonction de manger cinq fruits et légumes par jour ! La politique de la terre brûlée. C'est d'ailleurs à cela que ressemble la scène du Théâtre de l'Aquarium : un tas de cendre, résultat d'une civilisation partie en fumée. De l'autre côté, le chemin de la paix et de la bienveillance, incarnée par une martyre, sainte Blandine. Victime, comme les enragées qui la combattent, de la barbarie d'hommes et de femmes persuadés de détenir la vérité.

Mais cette femme-là ne cherche ni dieu ni maître, pas plus qu'elle ne peut se résoudre à prendre les armes pour combattre ceux qui ne pensent pas comme elle. Existe-t-il une troisième voie ? Quelques mois après une adaptation très réussie de la Genèse, le metteur en scène François Rancillac - qui signe ici sa dernière création en tant que directeur du Théâtre de l'Aquarium - interroge avec force (et une bonne dose d'humour) la notion de laïcité, regrettant que celle-ci justifie l'exclusion et la stigmatisation, quand elle devrait être source de cohésion. « Déplus en plus souvent, au nom de la liberté, on se met à interdire, constate-t-il. Au nom de la laïcité, on empêche des convictions de s'exprimer. Pourquoi la diversité de nos vies, de nos cultures, de nos croyances (ou absence de croyance) est-elle si fréquemment ressentie comme un problème, voire comme une menace pour notre pays ? » Explosif, drôle, inventif, son spectacle évite l'écueil d'édicter à son tour quelque règle à suivre. Renvoyant dos à dos les radicalismes dans un grand feu de joie, le retour du religieux comme l'anticléricalisme ou l'islamophobie, il invite à considérer les vertus du doute et de la contradiction. Pour mieux vivre ensemble.

Jeanne Ferney
3 décembre 2018

MEDIAPART

« LES HÉRÉTIQUES » DE MARIETTE NAVARRO, UNE GUERRE DES DEUX FRANCE

François Rancillac, avec « Les hérétiques » de Mariette Navarro, voudrait bien donner un coup de balai dans la fourmilière des religions et du « bien-penser » extrémiste. Mais la liberté des uns bute sur la chasse aux sorcières des autres. Est-ce, pour le directeur du théâtre de l'Aquarium, une dernière mission quasi impossible ?

Une guerre des deux France

La pièce de Mariette Navarro, « Les hérétiques », serait-elle un conte futuriste ? C'est la question que pose, dans sa note d'intention, François Rancillac.

Il imagine que cela se passerait en 2028. Qu'une guerre « des deux France » serait au cœur de l'actualité : « D'un côté, il y a ceux qui veulent imposer leur vision religieuse à la vie publique et politique au nom de Dieu, qu'il soit chrétien, juif, musulman ou autre. En face, la réaction est épidermique de ceux qui dressent la laïcité en barricade imprenable. Radicalité contre radicalité, violence contre violence ».

Pour situer ce conte, la scénographie de Raymond Sarti nous donne à voir une classe brûlée par son passé. Peut-être à l'avènement de la laïcité en 1905 ? Son sol est parsemé de feuilles carbonisées. Cela n'est pas sans rappeler la fameuse forêt où volent sorcières et sortilèges. Dans cette brume hors du temps, il y a un peu de la classe morte de Kantor ; et, l'odeur de l'encens la transforme parfois en église désaffectée. Une femme entre, où la

lumière baisse, elle ne croit plus en l'éclairage public. Sa peur primitive est celle de la nuit en plein jour, dans un temps de loup : « (...) Dans la rue, alors, chacun brandit sa foi et son appartenance. C'est à qui priera le plus fort. C'est à ceux qui seront les plus nombreux. C'est à ceux qui seront les plus puissants pour faire feu de toute cette obscurité. Un jour on m'empêche d'entrer dans un cinéma, un autre jour dans un théâtre, on me bouscule, on manque de m'éborgner avec un crucifix, on me parle d'Allah on me parle de Jéhovah on me parle de blasphème. On voudrait me remettre sur le chemin de Dieu en m'attrapant par les cheveux parce que je veux voir quand même. Entrer quand même ».

La liberté des uns bute sur la chasse aux sorcières des autres

Cette femme prend des contacts pour retrouver une femme qu'elle a vu à contre-courant des foules. Elle prend rendez-vous sur un site plein de noms très codés. Elle croit qu'elle l'a enfin retrouvée. On lui répond : que l'on pourra l'aider. La lumière baisse encore. Elle est à l'endroit indiqué. C'est un bois dans la nuit : « Cela a donné un conte. Presque fantastique, puisque Mariette y a convoqué la figure de la Sorcière pour pouvoir sonder notre actualité avec la distance et la légèreté requises. Et parce que les procès en sorcellerie (qui ont fait fureur entre le XIVe et le XVIIe siècle - la pièce s'en fait l'écho) concernaient essentiellement des femmes et que, dans les « affaires laïques » contemporaines,

c'est le plus souvent le corps féminin, toujours trop ou trop peu vêtu, qui se retrouve bien malgré lui au centre des polémiques - sans que les intéressées n'aient jamais droit à la parole. Les femmes, suspectes dès qu'elles ne collent pas exactement à ce qu'on exige d'elles, ont toujours été de parfaits boucs-émissaires pour justifier les désordres du monde et détourner l'attention des vraies causes et des combats utiles. »

Une mission quasi impossible ?

La mise en scène de François Rancillac se confronte à la réalité du temps présent. Dans « Les hérétiques », la liberté des uns bute sur la chasse aux sorcières des autres. La difficulté auquel doit faire face le metteur en scène, c'est de trouver « l'hérésie véritable ». Mais les variations subjectives où nous entraîne l'autrice ne l'aide pas dans cette quête : « Les Hérétiques ne disent pas ce qu'il faut penser, mais proposent une traversée joyeuse des tensions de notre monde, une variation autour de la façon dont on peut faire cohabiter ou non nos croyances respectives, sans se laisser dominer par nos petits inquisiteurs intérieurs », nous dit Mariette Navarro.

Entre la laïcité et les croyances de tous poils, il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ou bien trancher dans le dur artistique. Le neutre qui voudrait que l'on soit toujours du bon côté, existe-t-il dans l'art ? Bien sûr pas question de dire comment penser l'hérésie contemporaine. Mais rien n'interdit l'esprit critique. Ce n'est

pas immoral de discerner les us et coutumes de nos concitoyens. Être témoins de leurs actes et n'en penser pas moins, n'est-ce pas une normalité qui ne résout rien ? Il y a plusieurs degrés d'ironie pour dire l'indicible. Nous l'avons déjà vu chez des auteurs, qui vivent une dictature dans leur pays, dénoncer l'innommable, au théâtre ou dans un film, de manière intelligente, sans être attrapé par la censure. Car, ils reviennent toujours « les petits inquisiteurs intérieurs » et les inévitables clichés, si le jeu d'acteur ne les propose pas comme de véritables clichés. Cela sent l'encens de la jeunesse pour reprendre le terme d'une des sorcières de la pièce. Si notre éducation transparaît à notre corps défendant, elle empêche l'objectivité de la fiction d'être in fine dans l'esprit du public. Les sorcières d'aujourd'hui brûlent sur des bûches racistes et haineuses qui laissent en cendres une démocratie en régression permanente. Les portes du libre choix ne sont ni ouvertes, ni fermées, mais défoncées par la violence d'une humanité plus préoccupée par son petit quant-à-soi que par une solidarité qui n'a jamais été aussi nécessaire. Cette traversée « hérétique » fut pour nous trop joyeuse. C'est ce que nous avons regretté dans cette intéressante proposition. Les thèmes abordés dans la pièce de Mariette Navarro « Les hérétiques » sont pour le coup de brûlants sujets ; et nous aurions aimé voir plus de flammes et moins de spectaculaires étincelles.

Dashiell Donello

17 novembre 2018

la terrasse

Pour sa dernière mise en scène au Théâtre de l'Aquarium, François Rancillac poursuit son sillon sur un thème qu'il a déjà exploré avec *Cherchez la faute !* : la laïcité. Un spectacle né d'une commande passée à la jeune autrice Mariette Navarro. « La laïcité a été un projet mené de haute lutte pour pacifier la France. » Votre spectacle, comme le précédent, part du constat que la laïcité est dévoyée.

Pensez-vous qu'il y a urgence à s'emparer de la question de la laïcité au théâtre ?

François Rancillac :

Oui, car c'est un vrai sujet de société. Depuis quelques décennies, quelque chose se tend anormalement sur cette question qui était devenue une sorte d'évidence dans notre pays. La loi de 1905 n'a jamais interdit à quiconque de manifester ses convictions – religieuses ou autres. Les seules personnes qui doivent rester neutres sont celles qui représentent l'État ou qui travaillent dans les services publics pour que justement tous les citoyens puissent accéder à ces services publics sans se sentir jugés pour leurs propres convictions. La laïcité a été un projet de haute lutte mené pour pacifier la France à un moment où on était presque au bord de la guerre civile. Cette loi libérale, au sens philosophique du terme, est venue affirmer la liberté de conscience et fédérer les Français quelles que soient leurs convictions politiques, morales, religieuses, etc., au sein d'une même nation, dans la diversité.

Vous dites vous-même que vous n'êtes pas militant mais vous portez cette question au théâtre.

Quelles en sont les vertus ?

F.R. :

En effet, je ne suis pas encarté, j'ai du mal avec les manifestations, donc j'essaie de partager et de porter ces questionnements à l'endroit qui est le mien, le théâtre, ce bel endroit de face-à-face entre l'histoire que des gens vivants (les acteurs et actrices) proposent à d'autres gens vivants (les spectateurs). Et cela doit susciter de la réflexion, du partage, des questionnements, du débat. Un débat qui, je l'espère, ne tombe pas tout de suite dans la polémique.

Qui sont les hérétiques qui donnent leur titre à la pièce ?

F.R. :

Ce que l'on apprend au fur et à mesure de la pièce, grâce au personnage d'une femme ballotée entre des sorcières anticléricales et une jeune femme très croyante, c'est que l'hérésie n'a pas que le sens chrétien d'« être sorti de la vraie voie de l'Église ». Le premier sens de l'hérésie est très positif : je suis hérétique car je fais des choix, je prends parti, je fais acte de ma liberté.

Isabelle Stibbe

23 octobre 2018



COMMENT PASSER AU LARGE DES PIÈGES ET DÉRIVES DE LA DÉMOCRATIE ET DES EXTRÉMISMES.

Avec les Hérétiques, Mariette Navarro et François Rancillac érigent avec les moyens du théâtre, face à la montée croissante des extrémismes de tous bords et à la radicalisation des positions dans le climat délétère d'intolérance et d'exclusion de notre époque, un acte de résistance qui plaide pour le libre choix de chacun et érige le doute comme manière salutaire d'appréhender le monde.

La nécessité affirmée d'un retour à la démocratie, la mise en danger des valeurs de la laïcité, autre facette de l'égalité en droit inscrite dans la Constitution sont aujourd'hui sur toutes les lèvres, avec des discours sur les moyens à mettre en œuvre pour le moins différents. Les Hérétiques, à leur manière, participent à ce débat. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le spectacle ne se confond pas avec un théâtre à thèse dévidant des slogans politiquement corrects auxquels souscrivent une poignée d'aficionados déjà convaincus. À travers les artifices qui fondent le théâtre, il se fait le reflet dynamique des contradictions qui ballottent aujourd'hui la société et ouvre la porte à une réflexion qui ne tranche pas. Parcours philosophique autant que spectaculaire, les Hérétiques laissent le spectateur, qui est passé en alternance du rire à l'effroi au cours des presque deux heures du spectacle, pensif devant le miroir que celui-ci lui a tendu.

Noire est la couleur du jour

Une femme erre dans le noir. Elle a perdu la lumière qui la guidait, elle s'avance à tâtons dans un univers où les points de repères ont disparu, dans un monde rétréci, étrié, où elle étouffe. « Ça ressemble au temps des loups, dit-elle. Aux longs hivers sans réverbères. [...] Quand je sors rien n'a changé, et pourtant on dirait que les trottoirs ont perdu leur largeur. [...] Les mots, les uns après les autres, se mettent à ne plus rien vouloir dire. [...] Voilà qu'un mot que je croyais comprendre est pris et retourné, vidé de sa substance, et ne sert plus à rien. Voilà qu'un mot que je prenais pour m'aider devient une bombe retournée contre moi. C'est sombre jusque dans ma bouche. Ce n'est pas le corps qui défaillit. C'est cette ombre tenace, qui noircit jusqu'au vocabulaire. »

Alors elle cherche. D'autres qui seraient comme elle et qui auraient envie de faire quelque chose. Quoi, elle ne sait pas, mais elle sait qu'elle doit bouger, avancer pour ne pas se laisser avaler par la grisaille qui noie les couleurs et étouffe la perception. Elle a entendu une femme énoncer des choses qui lui paraissaient proches, alors elle la cherche. Pour échanger, avancer ensemble.

Dans un temps imprécis et à travers le temps

À quelle époque nous situons-nous ? Il est difficile de le dire. Sans doute un peu plus tard dans le temps, quand ce que nous voyons en germe aujourd'hui est devenu réalité. Une réalité qui se nourrit d'exclusions en tout genre. Une société qui s'est dressée sur ses ergots pour en découdre et qui traque, sans relâche, tous les comportements qu'elle perçoit comme déviants. Elle ressent un malaise, la dame, elle voudrait faire quelque chose. Elle se rend donc au rendez-vous mystérieux, que lui a fixé cette femme, au milieu de nulle part, dans un endroit désaffecté, oublié du monde, hanté par des fantômes. Ils sont de toujours et d'aujourd'hui aussi, femmes lapidées encore en 2015 en Afghanistan, sorcières brûlées au Moyen Âge et après pour avoir osé toucher au savoir, pour avoir dérogé aux règles, ou par la seule crainte qu'inspirait leur relation au monde, mais aussi saintes livrées aux lions ou Femmes vindicatives exhibant leur poitrine quand la société leur demande de cacher ce sein que l'on ne saurait voir. Le no man's land où elle a échoué est une école en ruine. De vieux bancs vermoulus et noircis par le temps disent le naufrage de l'éducation, le retour à une barbarie qui ne s'encombre plus du symbole de l'égalité par le savoir.

La sainte et la sorcière

Dans ce décor de fin du monde errent trois sorcières, telles les sorcières de Macbeth prédisant les pires catastrophes. Elles ont été brûlées, chassées, jugées, et retournent à la société la violence qui leur a été faite. Elles disent la souffrance qui fut la leur, avec hargne et humour. Elles disent leur révolte, leur volonté de dynamiter ce qui fonde cet ersatz d'humanité. Elles ont la langue acérée, le mot juste, le comportement acerbe et destructeur. « Il n'y a jamais eu de bus pour nous ramener à la vie normale. Pas de navette gratuite à la sortie des tribunaux d'inquisition. » On a voulu faire d'elles des sorcières, sorcières elles seront, étalant au grand jour ce que la respectabilité enfouit dans le non-dit, l'inexprimé, révélant la part d'ombre qui réside

en chacun de nous. Lorsqu'elles se défont des gabardines longues qui les habillent, elles font apparaître jarretières et dessous de filles de joie. Elles sont la putain, la part noire, interdite de la femme et répondent aux attaques par les attaques. Mais un autre fantôme erre en ces lieux, une femme au voile clair, madone ou femme voilée, qui voudrait répandre la lumière. Éprise d'absolu, celle-ci a trouvé refuge dans un groupe qui la porte et lui distille, dans son halo protecteur, le message qu'elle veut entendre. C'est la sainte, l'illuminée, mais aussi celle qu'on manipule, la victime désignée et consentante d'un holocauste qu'on a préparé pour elle. Martyre, elle l'est triplement : elle est celle qu'on donne en pâture aux lions pour promouvoir une idée, le fétu qu'on manipule pour les besoins de la cause ; elle est la femme qui s'abuse elle-même, la victime sacrificatoire qui s'offre aux pierres qui la lapident, mais aussi la femme voilée à qui l'on jette au visage son voile, qu'on stigmatise d'accepter la règle du jeu, qu'on pourchasse même au nom de la liberté... Sa lumière est factice, illusion d'optique, effet des sens déconnecté de la réalité. Éclairer le noir

À cette Femme, nous-mêmes, venue chercher elle ne sait quoi mais quelque chose, projetée dans le monde des extrêmes, empêchée de parler ou presque tout au long du spectacle avant qu'elle ne trouve le chemin de ses propres mots correspond l'univers de cette nuit en plein jour où nous nous trouvons plongés. Dans la pénombre évoluent les sorcières outrageusement fardées, chaussées de Doc Martens. La lumière, parcimonieuse, s'attarde sur cette vision de fin du monde où le savoir a sombré. La représentation de l'enfer avec tonnerre, éclairs, fumigènes et feux d'artifice renvoie au plaisir pur du théâtre et du jeu. On ne les voit pas toujours, ces sorcières, mais on entend la symphonie des timbres qui résonne en nous. Voix de rogomme aux accents durs, timbre venu de plus bas, plus intérieur, plus voilé, un peu cassé qui rappelle la voix de Maria Casarès, voix plus jeune et moins marquée : le chœur des sorcières est une partition qui nous restitue la vie même, avec son lot de souffrances qui ont imprimé leurs marques dans les voix comme elles ont marqué les corps couverts de cicatrices des sorcières. L'apparition de la Martyre, sans maquillage, drapée de bleu gris et de blanc crée une trouée de lumière dans l'obscurité. Dans le combat qu'elles mènent entre elles, apparitions-disparitions liées à la lumière, courses-poursuites racontées en pointillés à travers ce jeu, procès semi-carnavalesque

où une vieille table d'écolier, avec son banc lié, se métamorphose en bureau du tribunal où les sorcières jugent la Femme réveille notre âme d'enfant. Ombre et lumière forment un ballet qui raconte à sa manière la longue errance qui mène la Femme à la conscience d'elle-même, à sa propre prise en charge non médiatisée par le discours des autres. Si elle subit le jeu très physique, impérieux des trois sorcières qui tournent, virent, encerclent, occupent l'espace, tout comme le prosélytisme de la sainte ou prétendue telle qui cherche à l'entraîner dans une douceur factice, elle prend position. L'hérésie ? C'est « l'art de prendre son propre chemin. C'est ça, le sens, à l'origine », rappelle-t-elle. La définition grecque, déviée par les censeurs en tout genre pour justifier les exclusions.

À contre-courant

Voici le spectateur comme cette Femme, pris à son propre piège, mis au pied du mur devant son propre dilemme. D'un côté la révolte contre la situation inacceptable faite aux femmes et la colère légitime qu'elle peut engendrer, la volonté de redresser les choses, de l'autre notre vision de la démocratie faite de liberté individuelle et d'acceptation de la différence. Dans ce contexte, où se situe la frontière entre le tolérable et l'intolérable, où sont les limites ? Peuvent-elles aller jusqu'au respect des signes d'oppression lorsqu'on les reconnaît autour de soi ? Quels sont les moyens dont nous disposons pour retrouver la lumière ? Le spectacle ne le dit pas. Il nous faut accepter d'être le cul entre deux chaises, en équilibre instable avec des certitudes mouvantes, dans un inconfort complet. Au-delà de la querelle sur le fanatisme religieux d'où qu'il vienne, ou du nécessaire combat pour défendre ses convictions se pose le problème des limites. La nécessité d'un questionnement permanent, la prise en compte des différentes facettes doit déboucher sur un doute salutaire. C'est en lui que réside notre capacité d'hérésie, notre faculté de juger par nous-mêmes.

En ouverture du spectacle, des lycéens rappellent à plusieurs voix le discours de Jaurès plaçant pour la laïcité. Il n'est autre qu'un plaidoyer pour la liberté de penser et de croire dont l'école doit se faire le héraut. Dont acte dans ce théâtre où la vie reste intimement mêlée à l'illusion et où l'illusion a valeur de vie, qui prend à rebrousse-poil poncifs et idées reçues.

Sarah Franck
17 novembre 2018



C'est le metteur en scène François Rancillac, qui a proposé à Mariette Navarro, de travailler avec lui sur le concept de laïcité. Vaste entreprise. Sujette à caution, à discussion, à controverse.

Nous sommes, ici, en 2028 : la situation ne s'est pas arrangée, au contraire : tout valse, se crispe... tout fout le camp, mais vers où ? L'auteure imagine une époque où pour une femme, cette femme en particulier (émouvante Stéphanie Schwartzbrod), «les mots se dérobent et s'embrouillent. Déliquescence est le mot.» Suivant une autre femme qu'elle a repérée dans une manif', elle se retrouve dans une sorte de sous-sol obscur peuplé de tables d'écoliers ou trois femmes l'accueillent. Accueillir est un grand mot : elle la reçoivent, mais c'est pour lui faire subir interrogatoires et menaces de sévices. Il s'agit de s'assurer de son côté «hérétique». Ces sorcières, qui louchent du côté de celles de Macbeth, vont tracer un tableau édifiant... même s'il est parfois confus, de la situation : croire ou ne pas croire ? Épouser des idéaux, une foi... qu'est-ce que cela veut dire ? L'église, les églises sont stigmatisées, villipendées. Comme les croyances religieuses, pourtant individuelles, a priori. On comprend rapidement que ces «sorcières» sont ennemies de l'homme et de l'ordre. Bon. Qu'elles pratiquent une hérésie qui leur a valu (à elles et à leurs devancières) les pires ennuis au cours des siècles passés : doublement stigmatisées, comme femmes et comme rebelles, non-croyantes, elles ont une revanche à prendre. Et elles préparent donc un attentat, une action forte, du moins, pour éveiller les consciences. Les femmes sont encore là et Blandine, oui la sainte, apparaît très naturellement, pour tenter d'entraîner le jeune visiteuse dans sa foi et sa lumière.

«Sainte ou sorcière, lance-t-elle, c'est une question de chance». La jeune femme frôle la «question» cette fameuse question du moyen-âge. L'histoire se mord un peu la queue : citations et références se télescopent. Intégristes et laïcards sont renvoyés dos à dos.

Les sorcières, enfin deux sur trois, sortent. Restent trois femmes qui délibèrent plus posément en affirmant (on ne saurait leur donner tort) l'importance de la notion de doute. La pièce, après plus d'une heure et demie, devient alors apaisée : un souffle passe. Est-ce le jeu des comédiennes, la masse de questions qui ont été posées (et secouées dans tous les sens) mais quelque chose nous prend : on souhaite, comme elles, qu'une solution soit trouvée. Que cela finisse. Et cela finit par de la lumière : enfin !

Le décor est beau, efficace et les lumières finement réglées. Il y a un climat, une ambiance... et les comédiennes animent avec beaucoup d'allant et de talent ce débat philosophique porté sur la scène.

Gérard Noël
16 novembre 2018

LA TRINITÉ AU FÉMININ

Le hasard nous a conduits sur les pas d'hérétiques hautes-en-couleurs qui nous ont fait aimer encore davantage la figure de la sorcière. Une création de Mariette Navarro clair-obscurément mise en scène par François Rancillac à l'Aquarium.

D'une pièce classique sur un homme qui séduit les femmes par son verbe fleuri (Cyrano), nous sommes passés sans transition à une création mettant en scène des femmes hérétiques, pour ne pas dire sorcières. Sorcières ! Mais non, encore ?! Décidément, on entend ce mot partout en ce moment. Surtout depuis l'achat récent du nouvel ouvrage (majeur) de Mona Chollet, titré du même vocable. Nous y allons de pied ferme, ragaillardis par ce phénomène de synchronicité qui nous accule à penser que la sorcière contemporaine est partout (pour le plus grand bien des femmes qui veulent s'émanciper).

Chorale ensorcelante

Les premiers instants de la pièce poursuivent notre ravissement. Une femme seule, assise quelque part dans le public, élève la voix dans un discours où l'on sent un immense regret face à « ces fondamentaux politiques et éthiques de la démocratie occidentale [qui] se délitent », pour reprendre les propos de François Rancillac, commanditaire, metteur en scène de la pièce, directeur de l'Aquarium.

Cette femme pourrait être vous, nous ou n'importe qui d'autres vivant dans le monde actuel qui est le nôtre. Sa tenue vestimentaire est parfaitement conforme à notre époque. Ça se passe donc bien en... 2018. Après ce monologue et plusieurs pas hésitants, elle se lève pour rejoindre la scène, dans une pénombre des plus obscures. On n'y voit rien, comme dirait Daniel Arasse. On n'y voit rien pour mieux entendre et ressentir les voix uniquement féminines qui surgissent ça et là. Des voix puissantes, pleines de charisme. Mais aussi et surtout, des corps qui occuperont l'espace avec force présence, grimpant sur les tables, jouant avec les objets, se cachant derrière l'écran central, courant autour du dispositif scénique ou se transformant en Pussy Riot Witches...

Laïcité radicale

Dans ces ténèbres scéniques, on devine la situation. La « Femme » est allée rejoindre un groupe secret d'autres femmes pour l'aider à trouver un sens à son marasme existentiel. Ces femmes sont au nombre de trois. Leur voix tonne d'un côté comme de l'autre de la scène, dans des phrases incantatoires. Eh oui, ces trois femmes sont des « Sorcières », le mot sera prononcé par la « Femme » bien plus tard dans la pièce, comme si c'était tabou.

Il faut quand même rappeler, et elles s'en chargent d'ailleurs à maintes reprises, que les sorcières furent victimes, notamment au Moyen-Âge, d'une chasse (masculine) féroce. Pour quoi ? Pour leur pouvoir « magique ». C'est-à-dire, leur discernement, leur clarté, leur progressisme, leur indépendance, leur désobéissance. Les sorcières furent des féministes avant l'heure. Et – comme si c'était intimement lié – ces qualités d'émancipation ne vont pas sans laïcité.

Cécile STROUK
20 novembre 2018

WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Selon l'étymologie grecque, « hérésie » signifie « choix, opinion particulière » et exprime la liberté de chacun de penser et de vivre selon ses choix. La religion catholique en a fait une doctrine, une opinion émise au sein de l'Eglise catholique et corrompant les dogmes. Ce sens s'est étendu à d'autres religions. Dans le texte de Mariette Navarro, commande du metteur en scène François Rancillac, les hérétiques sont une sorte de secte activiste clandestine féminine décidée à user du terrorisme pour venger les persécutions qu'elles ont subies en tant que femmes, appliquant le vieil adage œil pour œil etc. Les représenter sous forme de sorcières douées des traditionnels pouvoirs de la sorcellerie c'est user du conte comme un médium mais c'est aussi l'occasion d'évoquer les procès en sorcellerie, les tortures et les bûchers qui ont vu périr tant de femmes soumises à la question. Et c'est du même coup rappeler les violences perpétrées au nom des religions qui n'ont jamais cessé d'être plus ou moins instrumentalisées au gré de l'état de santé du monde.

L'auteur situe le texte en 2028 et l'ancre obscur du trio infernal des sorcières (Lymia Vitte, Christine Guênon, Yvette Petit) est une salle de classe carbonisée, vestige d'une époque où l'éducation et la culture avaient encore un sens. Désormais la société est déchirée par une guerre étrange qui oppose les fanatiques et intégristes de tout poil contre ceux qui se refusent absolument à adhérer à cette vision du monde et abhorre jusqu'au mot même de religion. C'est le cas de ce personnage (Stéphanie Schwartzbrod) qui n'en plus de vivre dans l'obscurité (obscurantisme ?) et cherche la lumière perdue (au XVIII^e siècle ?) pour éclairer à nouveau le monde. Et c'est ainsi que par un concours de circonstances théâtrales elle se retrouve chez les trois sorcières occupées à fomenter un complot terroriste qui devrait faire au moins exploser la planète et par là punir tous les coupables d'exactions et d'atteintes à la dignité humaine. La pauvre femme se voit tiraillée entre le radicalisme des sorcières et le discours lénifiant de la martyre Sainte Blandine (Andrea El Azan) qui d'apparition en apparition lui promet la vraie lumière de Dieu et lui promet le paradis et la soumission car il n'y a qu'un pas d'une martyre d'une religion à une autre.

La mise en scène de François Rancillac (la dernière en tant que directeur du théâtre de l'Aquarium) privilégie la dimension du conte futuriste pour aborder sur un mode léger les graves questions qui taraudent notre société. Les comédiennes sont toutes épatantes ; les sorcières attifées de manière grotesque rivalisent de grimaces et de contorsions, on donnerait le bon Dieu sans confession à la douce martyre dans son halo de lumière qui distille des propos empoisonnés. Et ce sera celle arrivée armée de questions et qui n'a qu'une religion, le doute, qui créera le débat, la réflexion, l'échange, tout ce qui nous manque cruellement, un manque qui nous met en danger. Dans ce traitement inattendu du sujet, Mariette Navarro a su poser les différents enjeux liés à la question explosive de la laïcité en évitant les écueils attachés à cette question délicate ; en se situant du côté du genre de la fantasy qui associe merveilleux et fantastique et du conte traditionnel, la mise en scène de François Rancillac livre la réflexion qui irrigue le texte à l'imaginaire du spectateur.



«LES HÉRÉTIQUES»... ÉVOQUER LES INTOLÉRANCES RELIGIEUSES ENVERS LES FEMMES ET LES INCROYANTS.

Depuis la nuit des temps, on voit les religions (surtout monothéistes) s'affronter, s'opposer et pour finir se faire la guerre avec la volonté de détruire l'autre (ce qui n'est pas vraiment dans leurs discours mais qui est certainement dans la moelle même de leurs existences). Une guerre donc, qui semble frontale, chacun son dieu, sa foi, son camp, ennemis pour toujours !

Comme les conquérants avides qui ne peuvent partager un monde qu'ils considèrent comme leurs propriétés personnelles, c'est à moi, pousse-toi de là ! Mais quand il s'agit des hérétiques, des athées, des marginaux de tous poils qui refusent de porter les habits, les rites et les soumissions aux Lois, alors toutes se liguent miraculeusement contre l'ennemi commun.

Perdue dans un futur imaginaire qui ressemble comme deux gouttes d'eau (béni(e)s ?) à notre présent, une femme, toute façonnée de laïcité, s'effraie de la montée des intégristes de tous bords. Heurtés avec des groupes qui interdisent l'accès à certains théâtres et cinémas (on connaît), pressions diverses sur ses choix vestimentaires, mais aussi instauration d'un arsenal de loi «laïques» visant à cantonner ces excès religieux, un arsenal qui l'atterre au même titre qu'un dérapage autoritaire car il éloigne la république de ses propres valeurs.

Et cette femme, cherchant son chemin comme un pèlerin dans la nuit profonde, découvre alors l'existence de combattantes qui semblent savoir ce contre quoi elles se battent. Elle les retrouve dans un endroit étrange (une salle de classe désaffectée, envahie par les végétaux morts, symbole encore d'un système éducatif qui semble jeté à la ruine).

Ce sont des sorcières. Des sorcières revenues des siècles passés où elles furent, à partir de l'inquisition, «bonnes» boucs émissaires pour presque tous les malheurs des hommes : brûlées, noyées, questionnées pour satisfaire le besoin en coupables de ces sociétés anciennes déjà boursoufflées de mysticisme et surtout de la peur des autres, des différents, soigneusement entretenus par les dirigeants, soit dit en passant !

Mariette Navarro répond par cette idée ingénieuse à une commande d'écriture proposée par François Rancillac sur le thème de la laïcité. Il fallait donc mettre en acte les religions pour faire résonner les interrogations que la laïcité (qui accorde par principe la liberté aux personnes de leurs choix religieux) se pose de manière brûlante aujourd'hui : que faire face à la prise de pouvoir des religieux, des sectaires et des morales de plus en plus intolérantes, rien ?

Un questionnement incarné par cette femme lambda (interprétée par Stéphanie Schwartzbrod) qui rebondit sur les réponses à la fois concernées et gratuites (et libérées) de sorcières victimes de ces mouvements. Apparaît aussi Sainte Blandine (apparition irritante pour les trois sorcières), Sainte Blandine, martyre des Romains, histoire de mettre aussi en jeu les despotismes d'état ordinaires.

Grâce à ce poudroiement d'imaginaires jeté sur notre réalité, c'est une multitude de questions, de peurs, de délires aussi, de fantaisies qui parviennent à créer le discours de la pièce. Des pensées qui nous ont traversés parfois, face aux violences des actualités. Des doutes aussi que chaque citoyen a eu, a ou aura s'il reste fidèle à ses valeurs. Mais Mariette Navarro suit un axe principal : elle a la volonté d'exposer sans prendre parti. Et c'est peut-être là que son texte a du mal à devenir acte de théâtre polémique.

Mais dans ce faux futur qui fait appel à des fantômes de notre civilisation pour voir un peu plus clairement le présent, c'est de lumières qu'il s'agit. Celles, actuelles, à trouver, perdus que nous sommes dans ce labyrinthe monde à chausse-trappes, «fakes», et guerres comme fièvres purulentes. Celles en passe d'ensevelissement dans l'oubli, les Lumières du XVIIIe. Celle aussi, des feux follets, des feux de Bengale, de joie, des fêtes réconciliatrices qui manquent au monde.

Armée du prétexte fondamental de la laïcité, Mariette Navarro joue un tour de magie en faisant décoller le sérieux du propos vers l'imaginaire. Et elle prouve de façon incontournable, comme en direct, au fil de la pièce, que la seule force à mettre en œuvre dans ce combat où nous sommes contre l'obscurantisme, l'ostracisme et la béance ouverte à tous les despotes est l'esprit. Voilà en acte un cri doux et sincère qui murmure que ce ne sont pas les lois, ni la force, ni les frontières, ni les exclusions, ni les peurs à mettre en opposition à tous les fanatismes mais la lumière.

François Rancillac et ses cinq comédiennes (qui ont créés des personnalités hors normes et magnifiques, tonitruantes, débordante du plaisir d'incarner ces personnages !) jouent habilement de cette partition, et parviennent sans cesse à infuser du rire et de la distance, drôleries et magies scéniques, qui amusent autant qu'ils impliquent.

Petit pincement au cœur en sachant que ce spectacle sera le dernier monté par François Rancillac en tant que directeur du Théâtre de l'Aquarium. Une pièce qui possède la facture de l'ensemble de ses productions passées : intelligence, finesse, précision et beauté de la mise en scène, et une direction d'acteur toujours excellente et généreuse.

Bruno Fournier
Jeudi 22 Novembre 2018



Théâtre du blog

La laïcité reste une question brûlante, face à la montée du religieux vécue comme menaçante. Certains veulent imposer leur vision religieuse à la société et d'autres brandissent contre eux le fouet de la laïcité. Au nom de la liberté de croire ou non, on se met à interdire. Comment faire théâtre de ce malaise démocratique où nous sommes englués ? dit François Rancillac qui a confié à Mariette Navarro le soin de répondre. Dans *Les Hérétiques*, une femme (Stéphanie Schwartzbrod) sera le fil conducteur pour nous éclairer sur cet épineux problème. L'autrice propulse ce personnage au royaume des sorcières, personnages éminemment théâtraux: trois comme dans *Macbeth*... Leur monde s'avère aussi obscur que celui qu'elle a quitté. Une vierge lumineuse apparaît, apportant la contradiction mais n'aidera pas plus la visiteuse à faire le clarté.

Quittant la ville où «chacun brandit sa foi et son appartenance», ces «longs hivers sans réverbères» malgré l'éclairage public, notre enquêtrice entre en résistance contre «ces temps mal éclairés». « On me parle d'Allah, de Jehovah, on voudrait me remettre sur le chemin de Dieu», dit-elle, en rejoignant la scène depuis la salle où elle était assise parmi les spectateurs. Des voix l'accueillent dans le noir et on distingue pupitres et tableau noir d'une école troisième République, délabrée. Pour signifier que l'école laïque réalisée par Jules Ferry a du plomb dans l'aile? Les trois sorcières énumèrent les tourments qu'elles ont endurés au fil des âges: torture, exorcisme, autodafé, bourrage de crâne: «Pour notre éducation sexuelle, dit l'une, on nous parlait de visitation d'un ange. » A l'écart du monde, elles fomentent un coup de force.

Ces «pétroleuses», féministes avant la lettre, en costumes façon Femen (mais sans nudité provocatrice) vont se montrer aussi intolérantes que leurs bourreaux. Elle se déchaînent contre la martyre, Blandine, apparition nimbée dans sa foi et moins prosélyte que ses sœurs noires. «Comment, dit François Rancillac, ces sorcières, qui ont subi les pires sévices, peuvent-elles, dans la pièce de Mariette Navarro, se révéler aussi intolérantes que leur bourreaux, face à d'autres femmes qui s'écarteraient à leur tour «du droit chemin», en s'en prenant à mots couverts aux féministes radicales qui se revendiquent souvent de la Sorcière...

La symbolique de la lumière accompagne ce spectacle d'une heure cinquante, et le metteur en scène joue sur des éclairages contrastés, avec feux et flammes orchestrés par le magicien Benoît Dattez, qui recréent l'univers sulfureux des sorcières. L'imagerie chrétienne est portée par Sainte-Blandine qui surgit comme un éclair blanc, immaculée et voilée de bleu ciel. Andréa El Azan incarne une mystique mais elle rejettera son accoutrement emblématique pour celui d'une jeune fille d'aujourd'hui prônant la tolérance... L'une des sorcières (Lymia Vitte) se rendra à ses arguments et la rejoindra pour former avec la visiteuse un cercle plus amical. Cette fin, un peu convenue, n'a pourtant rien d'un happy end...

François Rancillac manie avec intelligence les signes et métaphores que distille Mariette Navarro dans ce conte fantastique. L'un comme l'autre se lancent dans un débat courageux qui n'a pas fini de nous mobiliser. La question complexe mais essentielle de la laïcité, reste ouverte comme cette porte qui, en fond de scène, libère à la fin, un jet de lumière en montrant le chemin vers l'Hérésie véritable.

Holybuzz

Culture & Spiritualité

Bon sens

« Les Hérétiques », de Mariette Navarro est une pièce poétique, comique et forte sur un sujet sensible et d'actualité : l'affrontement du laïcisme et des intégrismes, chaque parti faisant preuve de la même intolérance. Une femme se rend dans un lieu ressemblant à une école abandonnée, convoquée là par une mystérieuse correspondante virtuelle. Elle veut résister. Contre la violence de l'intolérance (« c'est à qui priera le plus fort », « on manque de m'éborgner avec un crucifix, on me parle d'Allah, on me parle de Jéhovah, on me parle de blasphème ») et pour sa liberté d'aller et de venir comme elle l'entend. Manque de chance, son interlocutrice est aussi fanatique que ceux qui l'ont violentée auparavant. Dans un autre genre : c'est l'esprit d'une sorcière – qui ne s'entend pas avec ses deux complices, évoquant ainsi la parole selon laquelle tout royaume divisé contre lui-même ne peut survivre – qui veut se venger des mauvais traitements dont elle a été victime dans le passé. Dans ce trio de paranoïaques qui rêvent de remplacer la vie spirituelle par un néant démoniaque, l'une a été brûlée, l'autre lapidée, la troisième noyée, toujours pour des raisons religieuses.

La pauvre femme qui est arrivée là n'en demande pas tant, elle voudrait juste s'engager pour plus de tolérance et de respect de son libre arbitre, pour défendre « la liberté, pour protéger les plus faibles ». Heureusement pour elle, une martyre arrive au milieu du procès qu'on est en train de lui faire. Dans une démarche inverse, elle lui propose la lumière, mais en la laissant libre d'adhérer ou non à son offre. Après avoir relativisé sa condition : aux sorcières qui l'accusent de ne pas être de leur parti, elle rétorque qu'après tout elle a « été persécutée comme hérétique. Comme elles. Pas moins qu'elles. » et que « sainte ou sorcière, c'est peut-être juste une question de chance, d'époque, de sens du vent. ».

On le sent bien, derrière une forme quasi clownesque par moments, il y a un véritable plaidoyer. Qui ne se contente pas de renvoyer dos à dos les différentes intolérances, mais offre une spiritualité de la tolérance. Certes, avec ses limites (« J'ai voulu être honnête avec mes propres doutes » confie la poétesse auteur), mais empreinte d'une vraie respiration, d'une ampleur inhabituelle. La partie sur la sainteté et la souffrance à laquelle elle mène, avec pour corollaire la lumière divine, est pleine de sensibilité et audible par tout un chacun, croyant ou non. S'il y a certes une ou deux longueurs, on ressort néanmoins de là époustoufflé par un verbe qui mélange avec autant de bonheur les propos précis et les ouvertures à l'imaginaire « Sur une échelle de un à dix, un étant l'eau et dix la pierre, en quelle matière est faite ta foi ? ».

Pierre François
24 novembre 2018

CRITIQUE THEATRE CLAU.COM

Conte Fantastique, Ensorcelant, Profond.

Nous sommes en 2028 c'est le chaos entre les extrémistes et les laïques, l'avortement est interdit, la liberté d'expression est remise en jeu par les censures.....

Une femme se pose mille questions sur cette société en déroute, Elle ne trouve plus ses mots, elle est perdue. Elle ne retrouve plus la lumière...

Un jour au cours d'une manifestation, elle remarque une femme les cheveux en bataille et le corps déchaîné qui résiste, qui a le diable au corps et qui blasphème. Elle décide de la retrouver. Nous la suivons. L'obscurité se fait, une ambiance un peu surnaturelle nous envoûte. Nous distinguons dans la pénombre une salle de classe du siècle dernier, lieu du savoir et de l'érudition.....

Les sorcières apparaissent. Elles vont mener un interrogatoire enragé et frénétique contre cette femme. Elles sont impitoyables. Elles s'interrogent: «Est-elle vraiment de leur côté ou est-ce une espionne ?»

Bien des questions vont surgir sur l'ordre établi, la religion, la place des femmes, la misogynie....

Des incompréhensions apparaissent : Les sorcières sont révoltées, insoumises, rebelles. Elles dévoilent leurs représailles et le châtiment ultime qu'elles préparent contre

les dirigeants de ce monde. La femme désire la liberté pour protéger les plus faibles. Le débat est féroce et passionné.

Tout à coup, une apparition nous désoriente, Blandine. Sainte Blandine martyre chrétienne. Blandine qui croit en la lumière de Dieu. Entre les sorcières agnostiques, assoiffées de vengeance et Blandine illuminée par sa foi. Cette femme retrouvera-t-elle ses mots ? Retrouvera-t-elle la lumière ?

Comment peut-on faire cohabiter nos croyances ?

Comment se remettre en question ?

La mise en scène de François Rancillac, les lumières en clair-obscur, les costumes, nous transportent dans un monde onirique, débordant de surprises, profond et plein de vérités.

Les comédiennes, Andrea El Azan, Christine Guênon, Yvette Petit, Stéphanie Schwartzbrod, Lymia Vitt, sont émouvantes, investies dans leur rôle et talentueuses.

C'est emporté, plein d'énergies, magique et surprenant. C'est un conte, un conte philosophique. Agréable moment de théâtres qui nous ensorcelle, nous réjouit et nous questionne.

Claudine Arrazat
27 novembre 2018

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Dans l'obscurité qui peu à peu gagne la salle, une femme se lève. Comment faire avec ces injonctions contradictoires de la société moderne, qui pense laïcité, mais est travaillée par le religieux, refuse ceci, impose cela, surtout aux femmes ? La femme debout marche droit devant elle, vers le plateau : le théâtre sera le lieu de la résolution, ou à tout le moins de la discussion. On ne sait si la scène représente une église en ruines, ou reproduit une « classe morte » à la Kantor. Tout est gris, pulvéreux, indistinct. Là, devant nous, trois silhouettes se dressent : inquiétantes, méfiantes, sardoniques. Des militantes ? des Femen ? des sorcières ? Ces « weird sisters » accueillent avec peu d'enthousiasme cette impétrante exaltée et sûre d'elle : l'heure est à l'action, directe.

Le débat, le sabbat, durera donc près de deux heures : deux heures où la femme debout sera soumise à la question, à la contradiction, à la tentation. On met à nu les apories de la République : les femmes ont le droit de se vêtir comme elles veulent, surtout à la plage ou à la piscine. Sauf si elles veulent se vêtir trop, et dans ce cas, on les oblige à se déshabiller. Le théâtre est ici le medium parfait pour soutenir une réflexion sur l'ostentatoire, l'ostensible ou l'obscène. A côté de ces « hérétiques », soumises à toutes les tortures, et prêtes à torturer, par habitude, surgit parfois, telle une diablesse jaillie de sa boîte, une Sainte Blandine illuminée, irradiant de bonté, de grâce et de martyr confiant. L'hérétique et la sainte semblent être deux versions de la même passion – tout est question de contexte.

D'une commande d'écriture proposée par François Rancillac, Mariette Navarro tire un texte qui s'emploie à balayer l'ensemble des paradoxes du temps quant au « fait religieux ». Elle le fait sans manichéisme, tentant même, pour désamorcer un propos qui pourrait être didactique, ou provocateur, ou problématique, des incursions dans l'humour. Le jeu semble pour l'instant encore un peu incertain, et le public lui-même encore un peu timide : rire de tout, de la religion, des sorcières, cela ne semble pas une évidence pour toutes ou tous. La scénographie, il faut le dire, impose le respect : un magnifique travail sur le clair-obscur et les nuances de gris, qui projettent les spectateurs dans une féerie de l'ancien temps, ou directement dans les gravures de William Blake, ou les dessins de Victor Hugo. Les effets sonores sont semblablement soignés. Enfin, les sortilèges et les sorts sont formidablement rendus par la « magie nouvelle » de Benoît Dattez. Tremble, public, les sorcières sont dans la place.

La mise en scène de François Rancillac revient à la simplicité du théâtre forain, ou de ces spectacles improvisés qu'étaient les procès ou les exécutions : une place, un lieu de parole, quelques échappées. Elle se met au service d'un texte bienvenu, qui ne manque pas de susciter débats et questions, une fois la lumière, ou les Lumières revenues. Obscurité, obscurantisme... Tout semble faire symbole, de façon fine et intelligente. Et on se demande si le théâtre, ce plateau peu catholique, ne vaudrait pas mieux que tous les plateaux cathodiques lorsqu'il s'agit d'aborder les « questions de société ».

Chantiers de culture



Entre « Hérétiques », une joute salvatrice

Du foulard au saucisson-pinard, les joutes se succèdent dans « Les hérétiques », la pièce de Mariette Navarro mise en scène par François Rancillac. Un questionnement tous azimuts des tensions autour de la laïcité qui touchent en premier chef les femmes. Un spectacle lumineux qui convoque sorcières et madones pour mieux éclairer l'obscurantisme qui se niche en chacun de nous.

« La lumière baisse (...). Pourtant je déambule dans une époque pleine de néons », déclare une femme dans les gradins éclairés, semblant ne plus supporter l'obscurité qui règne sur le plateau embrumé. « Quelqu'un a parlé de lumière ? », questionnera une madone s'élevant en fond de scène sous les projecteurs. « On ne va pas laisser le pays glisser comme ça vers on ne sait où ! », affirme encore une punkette en corset aux seins saillants au-dessus d'un brasero. « Il faut trancher dans le vif ! », martèle une autre au look similaire. Dans « Les hérétiques », dernière pièce de Mariette Navarro, mise en scène par François Rancillac, les joutes se succèdent à propos de la laïcité,

« On manque de m'ébogner avec un crucifix. On me parle d'Allah. On me parle de Jehovah. On me parle de blasphème. On voudrait me remettre sur le chemin de Dieu en m'attrapant par les cheveux parce que je veux voir quand même ». Perdue dans un monde qui s'obscurcit chaque jour davantage, une femme ne veut plus choisir entre le noir et le blanc, elle en appelle au gris qui semble irrémédiablement banni des débats.

Cette citoyenne lambda est venue le soir à la rencontre des hérétiques, sortes de Pussy Riots/Femen qui bataillent et morflent pour la liberté. Elle tombera sur des sorcières, brûlées hier, lapidées aujourd'hui, des martyrs en voile blanc qui prêchent la pureté que des encagoulées obligent à se déshabiller. Le sabbat est dense au milieu d'une classe d'école abandonnée, les invectives fusent dans les variations des codes vestimentaires et des lumières. Si les salves sont tranchantes, l'humour se pointe régulièrement pour calmer quelque peu l'atmosphère d'un interrogatoire. « Crois-tu que la Terre tourne autour du Soleil ? Est-ce que tu crois aux sorcières ? Est-ce que tupenses qu'en avril, il ne faut pas se découvrir d'un fil ? »...

Malaise démocratique

Quand « dans la rue, chacun brandit sa foi et son appartenance » et que « c'est à qui priera le plus fort », la femme paraît inlassablement suspecte. Trop ou pas assez dénudée, trop ou pas assez voilée, trop ou pas assez échevelée, la voilà sans cesse soumise au procès de nos « inquisiteurs intérieurs ». Pointant le malaise démocratique, François Rancillac constate que « le drapeau de la laïcité est brandi à tout bout de champ d'un côté à l'autre de l'échiquier politique pour justifier tout et son contraire ». À la tête du théâtre de l'Aquarium, il a passé commande à Mariette Navarro pour prendre la tangente théâtrale et éclairer au mieux l'obscurité. Pari réussi, la pièce pousse tous les personnages dans leurs retranchements. Même les sorcières punk peuvent se métamorphoser en revanchardes impitoyables. Le public, si tant est qu'il en ait sa claqué de devoir trancher dans le vif d'un sujet éternel et toujours brûlant, savoure un spectacle interprété par des comédiennes hors pairs, bichonnées par une équipe au top, de la costumière à l'éclairagiste, et portées par une mise en scène flamboyante.

Cette dernière création maison nous rend d'autant plus enthousiaste que François Rancillac, qui quitte l'Aquarium en décembre, nous tire une bien belle révérence. Loin du bocal, on lui souhaite de trouver une riche rivière, lui, qui prouve une fois encore que le théâtre est le lieu de l'agora par excellence.

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Les gouttes de pluie frappent le toit du théâtre de l'Aquarium, rythmant les répliques des cinq comédiennes qui répètent *Les Hérétiques*, la nouvelle pièce montée par François Rancillac, le directeur des lieux, et la dernière dans ce théâtre qu'il s'apprête à quitter. « A l'origine de cette nouvelle aventure, explique-t-il, il y a le questionnement banal d'un citoyen qui essaie de se tenir au courant de ce qui se passe autour de lui, de lire les journaux et qui a bien du mal à comprendre le monde qui l'entoure. Je trouvais, qu'à travers la question de laïcité, il était possible d'interroger bien au-delà, de plonger dans le cœur battant de nos sociétés occidentales, de s'intéresser au rapport entre politique et religion, à la notion d'identité. » Loin de vouloir imposer une vision unique, le metteur en scène ouvre des pistes de réflexions. « Je suis un homme de théâtre, insiste le metteur en scène, pas un militant, je me sers de mon art pour partager mes interrogations. Ne trouvant pas de pièce qui aborde la laïcité à l'endroit de la liberté de conscience, j'ai passé commande à Mariette Navarro, dont le nom s'est imposé comme une évidence. » Main dans la main, les deux artistes ont échangé, partagé avant de tomber d'accord sur le ton à donner, les propos à souligner et de choisir de faire des femmes les principales protagonistes de ce conte d'anticipation. Dans un décor apocalyptique conçu par Raymond Sarti, une ancienne salle de cours carbonisée, François Rancillac, avec beaucoup de douceur, de délicatesse, guide ses cinq comédiennes, les fait reprendre une réplique qui sonne encore faux. « Je le vois avec les actrices, leur difficulté à retenir, à dire le texte, explique le metteur en scène, la plume de Mariette, sa prose n'est pas si facile à faire sonner juste. Il faut aller la chercher, l'approvoiser pour qu'elle révèle sa simplicité,

sa beauté. » A l'écoute, le texte a quelque chose d'ésotérique. On y parle de sorcières, ce sont elles les hérétiques. « Pour ne pas être didactique, raconte le metteur en scène, Mariette a eu l'idée fantastique de revenir au concept de bouc-émissaire, et ainsi de quitter le réel pour le fictionnel. A l'époque de nos ancêtres, quand les guerres, la famine, les épidémies ravageaient nos contrées, les autorités religieuses, pour réaffirmer leurs autorités vacillantes, n'avaient rien trouvé de mieux que de pointer du doigt ces femmes marginales, singulières. » Il faut trouver des responsables aux dérives de la société, c'est forcément ceux, celles qui sont différents. Ainsi, la montée des nationalismes, la résurgence d'un catholicisme fanatique, réveillent les sorcières d'antan, prêtes à en découdre avec ceux qui les ont torturées, persécutées. « Mais attention de ne pas tomber dans les préjugés, dans la caricature, s'amuse le metteur en scène, tout n'est pas si simple. Mariette a pris un malin plaisir à brouiller les pistes. Les êtres en robe noire ne sont pas forcément les musulmanes, à qui on attribue les maux de nos sociétés occidentales, la crise économique, le chômage, etc. C'est aussi dans cette réflexion en trompe l'œil, que s'inscrit le terme d'hérétique, qui donne son nom au spectacle. » Avec beaucoup de subtilité, le couple artistique Rancillac Navarro rappelle que la France est multiple. Si les victimes changent, le discours haineux reste le même, s'appuie sur les mêmes peurs. La pièce appelle à repenser la laïcité, lui redonner son sens premier, un espace de liberté de conscience, et d'émancipation.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
décembre 2018

théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

Dernière mise en scène au Théâtre de l'Aquarium, pour François Rancillac avec *Les Hérétiques*, un texte commandé à une jeune auteure, Mariette Navarro. Creusant le sillon de la laïcité, exploré déjà dans *Cherchez la faute !*, son précédent spectacle, entre comédie et philosophie, il offre une mise en scène réjouissante, pleine d'humour et totalement déjantée.

Un soir, à la périphérie d'une ville...

Un soir... tard, à la périphérie d'une ville, dans une zone industrielle sinistrée... une femme entre dans un hangar obscur... Nous sommes en 2028, dans une société à l'espace rétréci, « qui empêche la clarté de l'esprit et où les mots ne veulent plus rien dire », une société déchirée par une guerre qui oppose les fanatiques et les intégristes de tout poil. Dans sa quête, la Femme parvient dans l'ancre obscur d'un trio de sorcières occupées à fomenter un complot qui devrait faire au moins exploser la planète et, par là, punir tous les coupables d'exactions et d'atteintes à la dignité humaine. Elles essaient de démontrer à la femme la pertinence d'un tel combat. Au cours du débat, proposant une alternative au projet satanique des sorcières, surgit Sainte Blandine dont le discours lénifiant de martyre de la foi, lui promet d'atteindre le paradis en échange d'une soumission totale à la volonté de Dieu. La femme résiste...

François Rancillac joue sur les images qui ne manquent pas de

naître alors que le noir règne sur le plateau, que les voix surgissent de cette obscurité ou dans le dos des spectateurs. Des sons inquiétants animent le plateau où on finit par distinguer dans le clair obscur une salle de classe carbonisée, comme un vestige de culture et de sens et peut-être comme un clin d'œil aux traquenards de l'école des sorciers dans Harry Potter. Comme par magie, des feux surgissent des livres et les brûlent, de la fumée s'échappe du corps de la Femme alors qu'une cacophonie de voix parlent d'Allah, Jéhovah et proposent un chemin vers la lumière de Dieu...

On use du conte et on dérive aussi vers l'obscurité d'un Moyen-Âge de pacotille, ce qui donne l'occasion d'évoquer l'Histoire avec les tortures de ces femmes soumises à la question et brûlées vives pour sorcellerie. Il n'y a qu'un pas d'une religion à l'autre et d'une époque à une autre, comme celle de notre monde contemporain avec ses fanatiques obscurantistes. Le martyr des sorcières au Moyen-Âge, la persécution des prêtres au XVIII^e siècle font écho aux femmes murées derrière leur tchador à notre époque.

Rancillac organise une sorte de sabbat « laïc », essentiellement basé sur une direction d'acteurs qui engage physiquement les cinq comédiennes – de formation et de génération différentes – toutes remarquables. Grotesques et attifées de guêpières portées sur des tee-shirts qui n'est pas sans rappeler une mode gothique revue et corrigée, Christine Guênon, Yvette Petit et Lymia Vitte forment

un trio de sorcières mordantes, mal embouchées, hargneuses et à la limite du sadisme.

Face à leurs grimaces et leurs contorsions, Andrea El Azan – à qui on donnerait le bon Dieu sans confession – joue Sainte Blandine qui distille, les yeux au ciel et nimbée d'un halo doré, des propos empoisonnés. Au milieu de ce petit monde qui prophétise chacun pour sa chapelle, Stéphanie Schwartzbrod (la Femme), dans un jeu sobre émeut par une forme de naïveté qui érige le doute comme seule religion et renvoie dos à dos les croyants de tous bords...

Le texte de Mariette Navarro est touffu. (...) On se rend compte que la solution finale qui consiste à ériger le doute et la figure du cercle comme seules alternatives naît de l'argumentation sans failles de ce discours sans fin qui examine point par point toutes les propositions. Se redécouvre alors le sens premier du mot hérésie qui signifie « choix, opinion particulière ». La religion catholique en a dévié la signification et a considéré l'hérésie comme une corruption des dogmes et une sortie de la vraie voie de l'Église. En faisant des choix, en usant de sa liberté et en posant l'hérésie comme un acte, on s'offre alors la possibilité de respecter les convictions d'autrui, de s'en enrichir et d'ouvrir l'espace des possibles.

Dany Toubiana
29 novembre 2018